Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 41 (1912)

Heft: 1

Artikel: Souvenirs d'Allemagne [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039579

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

à la place des mauvaises tendances et des mauvaises habitudes qu'on veut détruire, on a en mains un substitut tout prêt; mais on doit l'offrir avec précaution, s'arranger de façon à intéresser d'abord, parler aux enfants leur langage, plaire pour retenir et instruire. Il y a une part de roman dans le scoutisme, mais l'intérêt du roman ira diminuant, l'intérêt de la tâche précise et virile ira augmentant, et le jeu de l'enfant se transformera en un exercice digne de l'adolescent. » Essayer d'utiliser et de mettre l'énergie et la décision de graines d'apaches au service de la société, d'en faire, comme dit le grand commandement scout, « les amis de tout le monde, même des animaux, et les frères de tous les autres scouts », voilà, certes, une noble tâche. Les résultats qu'on nous dit obtenus nous interdisent d'en médire.

Ce que nous apprend sir Baden-Powel, c'est d'abord que cette adolescence que l'on désigne du nom d'âge ingrat, d'âge ingouvernable, peut être disciplinée. C'est ensuite qu'elle est capable d'actes positifs de dévouement et de domination de soi, lorsqu'on a eu soin de lui communiquer au préalable un idéal de vie, un enthousiasme, — une foi. Mais la « foi » scout suffit-elle?

Nous pensons cependant que de tels résultats peuvent être obtenus sans que la préparation à la vie de notre temps soit nécessairement un apprentissage de la vie sauvage. L'initiation à l'existence des trappeurs, voire des Zoulous, — car il est question d'eux aussi dans le manuel du scoutisme, — ne risque-t-elle pas de faire en quelque sorte, de ces jeunes gens, lorsque vers 18 à 20 ans, ils devront prendre leur part des devoirs civiques et sociaux, d'autres « déracinés »?

Au reste, nous aurons sans doute à y revenir, car la formation de l'adolescence préoccupe de plus en plus éducateurs et sociologues.

E. Dévaud.

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

(Suite)

7. Premier essai d'une réforme de l'enseignement du français en Allemagne, basé sur le principe de l'intuition par l'image.

Un épisode tout providentiel vint me rendre la conscience de moi-même, un moment obscurcie par mon entourage et la nostalgie : c'était une méthode pour l'enseignement

rationnel, à mes élèves, d'une langue vivante, à commencer par le français.

Au temps où je faisais ma première étape en Allemagne (1861-1862), régnait en souveraine sans rivale, dans les écoles allemandes, la méthode de Karl Plœtz, méthode très bonne en elle-même, parce qu'elle initiait, par voie synthétique, l'élève à la connaissance approfondie de la grammaire française; mais elle péchait en ce qu'elle ne le familiarisait qu'avec la traduction pure et servile de l'allemand en français et vice-versa. Une langue vivante, d'après la méthode de Plœtz, était traitée absolument comme une langue morte. L'élève était littéralement bourré de grammaire et ne voyait et ne connaissait que le langage écrit. La prononciation était horrible. Quant au langage parlé, à l'expression libre et spontanée de ses propres pensées par la parole et la composition par écrit, c'étaient pour lui des choses plus étrangères que les antipodes; et si, par hasard, vous lui posiez une question en français, il vous regardait bouche béante : il n'y comprenait rien, jusqu'à ce qu'à force de lui répéter mot à mot votre question, il l'eût fait passer en allemand par la filière de la traduction mentale. Alors seulement, il construisait sa réponse, en allemand d'abord, puis la traduisait péniblement dans son for intérieur, et vous le rendait, en bégayant, en un français à mettre en quarantaine.

Rien de plus assommant ni de plus monotone que cette méthode exclusivement grammaticale de Plœtz ! Elle ne donnait presque jamais l'idiomatique ni l'esprit du langage, et quand un élève avait à traduire en français, par exemple, les phrases suivantes : *Wie kommen Sie mir vor? — Lassen Sie das Feuer nicht ausgehen. — Mein Geld ist all. — Bringen Sie Ihren Herrn Bruder mit. — Er ist auf seinem Schlosse gestorben.* Il n'était pas rare qu'il vous jetât sans pudeur à la figure les incongruités suivantes : *Comment me venez-vous devant? — Ne laissez pas sortir le feu. — Mon argent est tout. — Apportez votre monsieur frère avec. — Il est mort sur son château.*

Cette aride méthode me dégoûtait et je ne m'en servais que lorsque j'avais des règles de grammaire à expliquer ou que les élèves avaient des versions à faire pour leurs leçons de classe. En dehors de ces exercices, je faisais l'application du principe intuitif par des objets concrets. La salle d'étude me servit de point de départ; puis je conduisis mes élèves au jardin où chaque plante, chaque fleur et les travaux de jardinage me fournissaient d'abondants sujets de conversation et de petites descriptions orales. — Ce procédé intuitif

plut à mon chef, qui me fit l'observation très judicieuse qu'à la longue les objets concrets finiraient par me manquer : « Servez-vous de l'image des objets, me dit-il ; j'en ai une collection répondant exactement à votre but. » Et il me remit les *Seize tableaux intuitifs* de Willke, adaptés jusqu'alors à l'enseignement des sourds-muets en Prusse. Je traduisis en français l'opuscule contenant la description détaillée de chacun de ces tableaux, m'identifiant ainsi avec leurs multiples sujets [1].

La grande question était de me servir méthodiquement de ces moyens intuitifs et d'en retirer tout le profit possible. Je donne en *Appendice* la conception de la méthode d'après laquelle je devais enseigner le français jusqu'au bout de ma carrière et qui, maintenant, est généralement répandue en Allemagne et en Autriche.

* * *

Cette idée de la méthode fut pour moi comme une révélation soudaine et lumineuse ; elle prit peu à peu corps, et, dès lors, les exercices de l'expression libre de la pensée, parlés ou écrits, ne présentèrent plus d'obstacles. Comprenant bientôt mes questions françaises sans le secours de la traduction mentale préalable, appelés à exprimer leurs pensées directement en français et conformément aux règles de grammaire à eux connues, en présence de tableaux représentant une infinité d'objets, de groupes et de scènes qui leur étaient familiers et qui faisaient une agréable diversion dans le cours de nos leçons, mes jeunes élèves éprouvaient une véritable jouissance à ce nouveau genre d'exercices combinés, et les progrès, grandissant avec le plaisir d'apprendre, nous ne tardâmes pas à obtenir d'heureux succès, et cela à la plus grande satisfaction de mon supérieur. Celui-ci invitait souvent ses collègues et amis, de même que des parents de nos élèves, à assister à nos leçons, charmés qu'ils étaient d'entendre que leurs fils, au bout de quelques mois, fussent capables de soutenir de petites conversations françaises devant nos tableaux. Un jour, entre autres, que, en cercle avec mes jeunes gens devant le tableau représentant la forêt, j'étais en train de faire un exercice de conversation sur une

[1] Ces tableaux représentaient : l'intérieur d'un salon, une cuisine, un jardin, une maison de campagne, un village, les différents travaux de la campagne au printemps, en été et en automne, la forêt, la chasse, la ville, les diverses et principales industries, une gare de chemin de fer, l'hiver et ses plaisirs, etc.

scène de chasse, entre à l'improviste mon chef, M. D. accompagné de deux prêtres : l'un, le doyen Schlitt d'Eltville en Rhingau, et l'autre, un jeune ecclésiastique tirolien. Ils assistèrent à la leçon avec un intérêt d'autant plus intense que la méthode intuitive appliquée à l'enseignement des langues vivantes leur était entièrement neuve. Entre autres sujets, je pris, pour terminer la séance, un corbeau perché sur un haut chêne : c'était la fable *du Corbeau et du Renard :* car on voyait au fond de la forêt « Maître Renard » s'approchant en louvoyant.

Nos élèves connaissant cette fable en substance et les principales vocables français qui s'y rattachent, n'eurent pas de peine à saisir mes questions et à donner spontanément leurs réponses. Aussi, cet exercice réussit-il au delà de toute attente, d'autant plus que maître et élèves y mirent tout l'entrain que réclamait la circonstance. Lorsque nous eûmes fini, ces messieurs applaudirent chaleureusement des mains et me donnèrent des témoignages d'approbation flatteurs et encourageants.

Ma cause était gagnée et, à partir de ce moment, qui était comme la consécration de la méthode naissante, je n'eus plus aucune difficulté avec mes élèves, qui étaient tout feu pour « apprendre à parler français ».

8. Le Kursaal de Wiesbaden et son jeu de Roulette.

L'une des plus puissantes attractions de Wiesbaden, avant l'annexion du duché de Nassau par la Prusse, était sans contredit le *Kursaal* et son fameux *jeu de Roulette,* appelé communément en Allemagne *die Spielhölle* (l'Enfer du jeu). En même temps que ville balnéaire de premier rang, Wiesbaden était une ville de plaisir, un foyer de luxe effréné, de jeu et de vie sybaritique. La Roulette, entre autres, était un abîme où venait, pendant « la saison », s'engouffrer presque chaque jour des fortunes entières, où chaque année l'on venait des quatre points cardinaux sacrifier au veau d'or : avenir, existence, vie et famille.

Le Kursaal était un vaste édifice n'ayant que le rez-de-chaussée, extérieurement de peu d'apparence architectonique, mais d'autant plus luxueux à l'intérieur. Situé au milieu des splendeurs de verdure, de jardins anglais, de fontaines jaillissantes et de pièces d'eau, il faisait l'effet d'un lieu enchanté. Une superbe terrasse avec tout le confort d'un café-restaurant, et ombragée d'arbres, s'étend entre la façade méridionale du bâtiment et le petit lac aux rivages sinueux,

et dont les baies se perdent dans les mystérieux ombrages d'un immense parc. C'est là, sur cette terrasse, qu'aux accords enivrants des premiers orchestres militaires de Wiesbaden et de Mayence, la crème de la société élégante, aux toilettes dernier cri de la mode, se pavane, les après-midi et les soirées de la belle saison. Le soir, cette terrasse illuminée *à giorno*, le lac, qui reflète des gerbes de lumière et sur le miroir duquel glissent majestueusement des cignes blancs comme neige, et se bercent mollement d'élégantes embarcations, offre un aspect féerique. Pendant ce spectacle de faste et de vanité, où tout le monde admire et veut être admiré, pénétrons dans l'intérieur du palais enchanté qu'est le Kursaal.

Remarquons d'abord qu'il était ouvert à tout le monde de mise fashionable. La pièce occupant le milieu de l'édifice et qui le traversait dans toute sa longueur, c'était une salle unique dans son genre par la grandeur de ses dimensions, ses imposantes et admirables colonnades de marbres précieux, et par ses somptueux décors. En voyant pour la première fois cette merveille d'architecture et d'art décoratif, Napoléon 1er ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! que ne puis-je faire transporter ce chef-d'œuvre à Paris ! » Dans cette salle avaient lieu les réunions du soir, les grands concerts et les bals, ces bals où aux cadences d'une molle ou bruyante musique, dans une mer de lumière et une atmosphère saturée de tous les parfums que l'art peut produire, se trémoussait, par centaines de couples, la jeunesse dorée des étrangers et de la ville. A droite de ce paradis des mondains, se trouvent de brillants cafés-restaurants ; à gauche, une fuite de salons de conversation et de lecture où sont exposés au service du public la plupart des grands journaux du monde entier.

Enfin au milieu de deux ou trois vastes salons donnant immédiatement sur la terrasse des promeneurs, sont installées d'énormes et lourdes tables ressemblant à des tables de billard pour la construction et la draperie. La surface de ces tables est divisée en deux fois quarante carreaux portant chacun son numéro ; aux deux extrémités se trouve de même une rangée de carreaux alternant du rouge au noir, mais sans numéro. Du milieu de la table, émerge, comme une espèce de sanctuaire, un appareil rond dans lequel se meut horizontalement une roue de forme cônique obtuse ; les bords fixes de l'appareil sont pourvus de petites cases ou baignoires alternant de même du rouge au noir, et portant les numéros correspondant à ceux des carreaux du tapis vert

de la table. Cet appareil, c'est *la Roulette*, qu'un croupier met en mouvement par un léger et impulsif coup de main : presque en même temps, il jette une boulette blanche sur le plan cônique de la « roue de la fortune » ; elle tourne, tourne sur une ligne spirique, et, ralentissant l'intensité de sa course avec celle de la roue, elle descend lentement vers la périphérie de l'appareil, pour disparaître bientôt dans une des cases numérotées, aux couleurs rouge ou noire. Peut-être s'intéressera-t-on à assister, une soirée, a une séance de jeu.

A l'un des côtés longitudinaux de la table verte, trône, sur un siège étroit, un croupier aux traits pâles et impassibles, tenant en main le symbole de sa dignité, c'est-à-dire une raclette à long manche pouvant atteindre jusqu'aux deux extrémités de la table. Il a auprès de lui une cassette (la Banque) pleine d'or, d'écus, de florins et de billets de banque. La table est assiégée par une foule de joueurs et de curieux, parmi lesquels sont habilement disséminées des dames en apparence de haut parage, des beautés suspectes : ce sont les amorces du jeu. Un silence absolu et plein d'attente règne dans cette société cosmopolite et avide d'or. A un moment donné, on n'entend que cette laconique invite du croupier, laquelle se répète avant chaque passe : *Messieurs, faites votre jeu !* [1] Aussitôt les joueurs placent leurs enjeux, qui sur rouge, qui sur noir, qui enfin sur un ou plusieurs carreaux numérotés ; il arrive souvent que, pour gagner plus sûrement, ils placent ou bien à cheval des deux couleurs, ou sur le point intersecteur de quatre carreaux numérotés. Lorsque tout le monde « a fait son jeu » , le croupier met la Roulette en mouvement et y jette la boulette fatidique, qui après avoir décrit ses spirales, tombe dans une case rouge ou noire et portant un certain numéro, et décide de la fortune ou de la malchance de ceux qui ont bien ou mal placé leurs

[1] La langue officielle du jeu de Roulette était le français. Il était interdit aux indigènes de prendre part au jeu, c'est-à-dire d'y apporter leur argent et de s'y ruiner, privilège réservé exclusivement aux étrangers. A cet effet, le Règlement du Kursaal prohibait la langue allemande. Mais les bons Wiesbadois éludaient le Règlement en apprenant le français par tous les moyens possibles. Sous cette nouvelle espèce de *Cape de Tarne* les croupiers ne découvraient guère l'Allemand,

« Et n'osaient trop approfondir,
« Ni de Schulz ni de Schluckébier,
« Les moins pardonnables bévues de langage, »

leurs frédérics d'or valant même plus que les napoléons des Français.

enjeux. Si alors un numéro a gagné, le joueur reçoit autant de fois le montant de son enjeu que le numéro en question le comporte; ainsi, s'il a placé 100 fr. sur le N° 30, il reçoit 3,000 fr. Un placement *sur rouge* ou *noir* rapporte le simple montant de l'enjeu, selon la couleur de la case dans laquelle tombe la boulette du croupier. Une fois que celle-ci est arrivée à son fatal terme, un mouvement muet et indescriptible s'empare des joueurs; la passion se peint sur les visages tantôt sous l'expression de la fureur et du désespoir, tantôt sous celle que produit un gain considérable. Le croupier, alors, fait jouer son impitoyable raclette, en attirant à lui tous les enjeux perdants; à ceux, en revanche, à qui la fortune a été propice, il lance, même jusqu'aux extrémités de la table, avec une dextérité inouïe et une précision mathématique ahurissante, les napoléons, les écus, ou les florins qu'ils viennent de gagner; parfois ce sont des rouleaux d'or qu'il leur pousse avec sa raclette, ou à cheval sur celle-ci, si ce sont des billets de banque. Et ainsi de suite, de passe en passe, de huit heures à dix heures du soir. Ceux qui quittent la Roulette les poches bourrées d'or et de billets de banque, s'en vont en joyeuse compagnie, le reste de la soirée, fêter leur victoire dans les restaurants les plus friands de la ville; ceux au contraire, qui — souvent — ont perdu toute leur fortune, la fortune de leurs familles, se retirent ruinés et le désespoir dans l'âme; au lieu de rentrer dans leurs somptueux hôtels, ils recherchent, le plus souvent, les solitudes ténébreuses du parc et, assis sur un banc, ils se font sauter la cervelle, ne léguant à leurs femmes et à leurs enfants que la honte et la plus cruelle des misères. Pendant mon séjour de onze mois à Wiesbaden, il arriva plusieurs fois que des malheureux se brûlèrent la cervelle, séance tenante, à la table de jeu même, après avoir perdu jusqu'au dernier louis d'or de leur fortune. Aussitôt des laquais en livrée emportaient ces victimes de la Roulette, tandis que d'autres essuyaient lestement les mares de sang du parquet; puis, comme si de rien n'eût été, retentit aussitôt l'appel stéréotypé du croupier : « Messieurs, faites votre jeu ! »

Le duc de Nassau, comme principal propriétaire du Kursaal et de la Roulette, en retirait d'énormes dividendes, qu'il consacrait, il est vrai, en partie à l'embellissement de la ville, mais la grosse part coulait dans son trésor. Toutefois, ces générosités faites avec un argent acquis au mépris de la morale, au prix des ruines et du sang, ne parviendront jamais à effacer les iniquités de la Roulette.